

Kenora, mardi le 5 août [19]47

Mon cher Marcel,

La nuit a été atroce, plus chaude encore que les deux précédentes. J'ai dû traîner mon lit jusque sous la fenêtre pour trouver un peu d'air ce matin. Et si j'ai réussi à écrire quelques lignes, c'est bien par rage plutôt que par goût.

Depuis une demi-heure cependant (il est maintenant près de midi et demi), il passe sur la ville une des plus belles tempêtes que j'ai jamais vues. C'est à peine si j'aperçois le lac de ma fenêtre. Si tu étais ici, nous irions au lac des Lapins nous baigner sous les trombes d'eau et de vent. J'imagine que ce serait vraiment délicieux.

J'espère que tu n'es pas arrivé trop tard, ou plutôt, trop tôt. J'aurais dû me montrer plus énergique hier soir, et te laisser partir peu après le dîner. Mais c'était si pénible d'envisager toute la soirée, la soirée entière sans toi. Après ton départ, je suis allée me promener sur le quai: j'y suis restée jusqu'à dix heures et demie, et après, chaleur ou non, j'étais si fauchée par le grand air et tous nos exercices que j'ai bien sagement cherché le repos. Avant de m'endormir, j'ai lu deux contes de Runyon. C'est très amusant et me rappelle quelque peu une certaine veine de Steinbeck. Celle de Tortilla Flat, par exemple. Il y a aussi, quoique moins vigoureux, un peu de l'humour sombre de Maupassant, il me semble, sous cette apparente légèreté, ce ton à la blague de Runyon.

Chéri, que ce sera bon de te voir arriver samedi! Ça ne peut pas s'exprimer. Ces trois belles journées que nous avons passées ensemble ont eu pour effet de m'en faire demander davantage. Je suis devenue comme les nonnains (ah, d'une façon seulement, je t'entends bien!); plus on me prodigue de bontés, et plus j'en demande. Que tu es gentil mon Marcel, que tu es selon mon coeur et les exigences de mon esprit!

Je t'embrasse, chéri, en toute tendresse.

Gabrielle